

D'un château à l'autre

par Jean Lacoste*

Promenade littéraire du 24 juillet 2009

Romain Rolland, homme de gauche, « compagnon de route », défenseur du peuple et des peuples... L'affaire est entendue. Cependant, cette promenade paradoxale de Brèves au château de Cuncy doit révéler un autre aspect de la personnalité de l'écrivain : un Romain Rolland fasciné par l'aristocratie, le mystère des origines, la force des racines, et qui sait lui-même s'inscrire dans une lignée familiale, dans une généalogie, les mélancoliques Courrot, par sa mère, les joyeux Boniard, par son père. Cette promenade sera donc l'occasion d'évoquer, « chemin faisant », Colas Breugnon et le seigneur de Cuncy, mais aussi « Monsieur de Brèves », et peut-être d'essayer de comprendre cette irritante énigme : pourquoi Romain Rolland a-t-il gardé jusqu'à la fin son amitié pour Alphonse de Châteaubriant (1877-1951), l'auteur de *Monsieur des Lourdines* (prix Goncourt 1911), un hobereau breton égaré dans la pire des collaborations pendant la Seconde Guerre mondiale, et que Romain Rolland appelait affectueusement « Château ».

Le titre a d'abord une signification en quelque sorte géographique, topographique, puisque nous irons du château de Brèves au château de Cuncy, sur le canal du Nivernais.

Mais vous aurez peut-être reconnu une allusion — surprenante, s'agissant d'une randonnée consacrée à Romain Rolland — à l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, *D'un château l'autre*, publiée chez Gallimard en 1957, et qui décrit sur un mode tragicomique la vie des quelques dignitaires du régime de Vichy réfugiés à Sigmaringen, petite ville du Bade Wurtemberg, qui fut la résidence de Pétain de 1944 à 1945. Une vie que Céline a partagée avec son épouse, Lili, et le chat Bébert avant de partir en exil au Danemark.

Quel rapport entre le Céline du *Voyage au bout de la nuit* de 1932 et Romain Rolland, l'auteur de *L'Âme enchantée*, dont le dernier volume paraît à

peu près au même moment ? Nous sommes dans deux univers littéraires et moraux différents.

Le lien est fourni par une autre figure de la collaboration, Alphonse de Châteaubriant, pour lequel Romain Rolland va conserver contre vents et marées une étonnante amitié, qui fait encore scandale aux yeux de certains admirateurs de Romain Rolland, comme le professeur Henri Mitterand, l'éminent spécialiste de Zola, qui s'est publiquement offusqué dans les *Cahiers de Brèves* de voir dans la chambre de Romain Rolland, au musée Zervos de Vézelay, comme seul document personnel, une lettre destinée à Alphonse de Châteaubriant.

Cette amitié pourrait illustrer parfaitement la formule d'André Malraux dans *L'Espoir* que rappelle M. Maugendre dans son édition¹ : « L'amitié, ce n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est d'être avec eux même quand ils ont tort. »

Qui était donc cet Alphonse de Châteaubriant que Romain Rolland appelle dans ses lettres affectueusement « Château » ? Un écrivain qu'il ne faut naturellement pas confondre avec René de Chateaubriant, mort en 1848, et qui est l'auteur de ces *Mémoires d'outre-tombe* que Romain Rolland relit d'ailleurs avec admiration dans les années 40 à Vézelay. « Château » est un hobereau, un aristocrate de vieille et petite famille noble de Bretagne que Romain Rolland rencontre en 1906.

« Il est un des plus beaux types et des plus rares — écrit Romain Rolland — de cette vieille aristocratie de province, riche en originaux, qui se terrent jalousement chez eux (...) Nous nous sommes rencontrés. J'ai reconnu en lui quelqu'un de ma famille morale. Depuis il y a entre nous des rapports fraternels. »

Alphonse de Châteaubriant, de dix ans le cadet de Romain Rolland, publie en 1911 *Monsieur des Lourdines*. Ce roman, qui reçoit le prix Goncourt la même année, est « l'histoire d'un gentilhomme campagnard » (c'est le sous-titre), un vieil aristocrate, musicien amateur, qui est ruiné par son fils.

1. *L'Un et l'Autre*, II, Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant, préface et annotations par L.-A. Maugendre, Cahier 30, Albin Michel, 1996.

L'amitié avec Romain Rolland se conforte notamment lors d'un séjour en Suisse dans l'été 1913, lors duquel Alphonse de Châteaubriant travaille à son nouveau roman, *La Brière*, qui ne sera publié qu'en 1923, mais sera couronné par le Grand prix de l'Académie française.

Mais cette amitié fraternelle va connaître de rudes secousses, d'abord avec la guerre 14-18 : Alphonse de Châteaubriant, qui est mobilisé dans le train — c'est-à-dire l'arme chargée des transports de l'artillerie et des troupes —, a une sorte de révélation mystique dans l'Argonne en 1915. Il voit l'Apocalypse.

Si les deux amis se retrouvent malgré tout après la guerre, Romain Rolland, en 1922, s'empporte en découvrant qu'Alphonse de Châteaubriant est lié à la droite nationaliste de Jacques Bainville et surtout Henri Massis, le polémiste d'Action française, qui l'avait si durement attaqué dans « Romain Rolland contre la France », en 1915. Il se sent trahi.

Malgré tout, en 1926, Alphonse de Châteaubriant contribue à l'hommage que des écrivains du monde entier adressent à Romain Rolland pour ses 60 ans, dans ce qui est appelé le *Liber amicorum*, le « livre des amis ».

Malheureusement, alors que Romain Rolland, qui avait suivi avec enthousiasme la Révolution d'octobre 17, devient à la fin des années vingt ce qu'on appelle un « compagnon de route » du parti communiste, Alphonse de Châteaubriant se révèle peu à peu admirateur frénétique de l'Allemagne nazie, séduit par une forme de mysticisme chrétien-aryen. Et pourtant Romain Rolland veut lui conserver son amitié, en dépit des divergences politiques croissantes.

« *M'imaginer que notre fraternelle amitié peut être à la merci de dissentiments d'esprit, serait lui faire injure. Je ne vois pas pourquoi ton Christ cosmique n'aurait pas les bras assez larges, pour les ouvrir aux pires hérétiques, — dont je ne suis pas. Et ce n'est pas ton anticommunisme qui peut faire barrière à mon amitié.* »²

La fracture politique va devenir un gouffre quand Alphonse de Châteaubriant va publier *La Gerbe des forces* en 1937, en plein Front populaire. Il envoie son livre avec une dédicace chaleureuse à Romain Rolland et ce dernier lui écrit « de passage à Avallon », le 2 août 1937.

« *Je te remercie de tout cœur. J'avais déjà lu ton livre [...] et certes mon jugement est bien différent du tien sur tout ce que tu défends et tout ce que tu combats. Nos esprits ont pris rang dans les deux camps opposés.* »

Toutefois il ajoute :

« *Mais mon affection pour toi n'est nullement touchée. Je sais ta pureté de cœur et ta sincérité. Je crois même que les raisons profondes qui nous*

font aimer ou haïr, défendre ou combattre des hommes et des idéaux ennemis, procèdent peut-être de sources apparentées. Le grand duel qui se livre depuis des millénaires, est peut-être un Fatum [un destin] qui gouverne l'histoire humaine. Le jeune Rolland du Théâtre de la Révolution disait avec son Saint-Just : « Les peuples meurent pour que Dieu vive. » Le vieux Rolland voit dans l'homme à venir — dans l'avenir des hommes pour lequel les hommes meurent — Dieu vivant ».

L'année suivante, Alphonse de Châteaubriant ressort ébloui d'une rencontre avec Hitler, avec le Führer lui-même, à Berchtesgaden, et il plaide déjà pour une franche et totale collaboration avec l'Allemagne nazie ; en juillet 40, quand la France est abattue, il profite de l'occasion de la « divine surprise » de la défaite pour fonder une revue hebdomadaire qu'il va diriger et qui va se distinguer par un antisémitisme virulent, *La Gerbe*.

Romain Rolland — tant est grande la complexité de l'époque et de sa propre personnalité — lit malgré tout la revue qui publie dans sa partie littéraire des écrivains de qualité (Paul Morand, Marcel Aymé, Jean Giono, André Castelot, etc.) et il se réjouira en juin 42 d'y lire une recension de son *Voyage intérieur* sous la plume de « Guy Harveng », pseudonyme de Gabrielle Castelot, la maîtresse d'Alphonse.

« *Pour le reste — écrit Romain Rolland le 17 février 1941 — tu sais ce qui surtout m'éloigne, c'est l'antisémitisme brutal, injurieux, acharné qui remplit les colonnes de tes échos et qui déborde bien souvent sur les autres pages. Cette proscription sans nuances et sans justice me blesse au plus profond de mon esprit de vieux Français, de vieux chrétien et jusqu'au cœur de ma vie, dans mon humanité.* »

Pourtant, Romain Rolland ne rompt pas avec le directeur de *la Gerbe* qu'il accueille dans sa maison de Vézelay, Gabrielle Castelot, manifestant ainsi de l'indulgence pour un pauvre fou qui s'est embarqué dans une galère qu'il est incapable de conduire. Marie échange avec Gabrielle Castelot de longues lettres et lui envoie des vivres. L'amitié semble résister aux tensions politiques. Peut-être Romain Rolland se souvient-il des ruptures douloureuses avec ses amis, en raison de ses positions sur la guerre de 14-18, notamment avec son ami Louis Gillet et tant d'autres... Alphonse de Châteaubriant rend aussi quelques services à Romain Rolland du fait de ses contacts à Paris et à Vichy, dans parfois des circonstances dramatiques.

Mais naturellement Alphonse de Châteaubriant doit fuir en Allemagne lorsque le régime de Vichy s'effondre et il rejoint Sigmaringen à l'approche des troupes de Leclerc. Céline en fait le portrait dans une scène étonnante d'*Un château l'autre*

2. *Op. cit.*, p. 379 (lettre du 1er janvier 1935).

avec l'ambassadeur Abetz :

« *Comprenez ! comprenez Céline* — dit « Alphonse », exalté par le triomphe rêvé de l'Allemagne nazie — *comme je l'ai écrit : la victoire appartiendra à l'âme la plus hautement trempée !... la spiritualité d'acier !... nous avons cette qualité d'âme, n'est-ce pas Abetz ?* »³

En décembre 44 (quand Romain Rolland décède) il écrit un article nécrologique qui est publié en janvier 45 dans *la France*, le journal des émigrés de Sigmaringen ; il cite à cette occasion la belle lettre que lui avait envoyée Romain Rolland, le 2 août 37. Alphonse de Châteaubriant, condamné à mort par contumace, frappé d'indignité nationale, pourchassé, se réfugie à Kitzbühel (Tyrol) de l'été 45 à sa mort en mai 1951 et il rédige des souvenirs sur Romain Rolland, qui se trouvent dans *Histoire d'une amitié*, le livre que Gabrielle Castellet publia en 1962 à la Librairie Perrin sous le pseudonyme de Sorella, avec (il faut le noter) le concours de Marie Romain Rolland. Un livre mis rapidement au pilon.

Mais ce n'est pas le fin mot de l'affaire, ni le plus curieux. Ni l'engagement de « Château » en faveur de la collaboration, ni son adhésion à l'idéologie nazie ne parviennent à briser l'amitié fraternelle de Romain Rolland. En revanche... Le dimanche 21 juin 1942, un écrivain allemand, un certain Herbert K. Krause, apprend à Romain Rolland dans une conversation que « l'ami fraternel » est d'origine un Allemand, de son vrai nom Bredenbeck, d'une famille de Hambourg : il descendrait d'un officier venu servir en France au XVIII^e siècle, anobli par Louis XIV et « autorisé à joindre à son nom celui de Châteaubriant ». Est-ce vrai ? Est-ce une invention malveillante ? C'est en tout cas un choc considérable dans l'amitié que Romain Rolland porte à « Château ». Romain Rolland se sent trahi, son journal inédit en fait foi, non parce que Châteaubriant est allemand (« *Qui eût été moins que moi choqué de l'apprendre* »), mais parce que ce dernier lui a menti avec constance, en niant des rumeurs qui circulaient déjà, en jouant la comédie de la vieille « gentil-homme bretonne ». « Château » ne descend donc pas directement de la marquise de Châteaubriant — une très belle femme qui fut la maîtresse de François I^{er} —, note Romain Rolland dans son journal. Dépit.

Ce que les opinions politiques extrêmes n'avaient pu faire, c'est-à-dire distendre ces liens d'amitié noués en 1906-1913, la révélation des origines de « Château » va le faire. Tant (pourrait-on dire) Romain Rolland est sensible à l'aristocratie : lui, l'homme du Front populaire, l'admirateur de la Révolution française, à laquelle il a consacré un cycle de huit pièces, le « compagnon de route » du PCF et le défenseur de l'URSS, demeure fasciné par la vieille aristocratie des origines

(tandis que Céline, le collaborateur qui se dit « extrêmement raciste », fait entendre le langage du peuple parisien). Cette fascination pour la noblesse, on la sent, on la devine chez Romain Rolland depuis le séjour du jeune homme à Rome et la rencontre avec la wagnérienne Malwida von Meysenbug et les flirts avec des jeunes femmes de l'aristocratie italienne. Quand il présente sa nouvelle épouse dans les années 30, Maria Koudachef, ne la décrit-il pas à ses amis comme une « ci-devant princesse russe » ? La pièce la plus importante du cycle de la Révolution, *Les Léonides*, l'épilogue publié en 1928, auquel il dit avoir songé depuis le début, depuis *Les Loups*, montre la rencontre et la réconciliation en Suisse, à Soleure, du révolutionnaire Mathieu Regnault, le Montagnard, l'ancien membre du Comité de salut public, proscrit par le nouveau régime (le Directoire), et de l'aristocrate émigré, du prince de Courtenay, inspiré par le baron de Breteuil.

Romain Rolland écrit en 1927 dans la préface de cette pièce :

« *Et j'ai compris la secrète affection qui rattachait [les émigrés], d'une rive à l'autre du Rhin, aux patriotes qu'ils combattaient... Nous savons bien que nous ne parviendrons pas à réunir les frères ennemis. Mais qu'ils le veuillent ou non, nos bras les lient, nos mains leur froissent l'un contre l'autre le museau. Frères loups, mordez-vous, c'est une façon de vous embrasser ! Vous êtes même sang, mêmes dents, vous êtes les mêmes. Et vous le savez ; mais vous ne voulez pas en convenir.* »

C'est une idée que Romain Rolland reprendra dans sa lettre du 1^{er} janvier 1935 à Alphonse de Châteaubriant :

« *Tes ancêtres, les émigrés, et les miens, les sans-culottes, s'interpellaient cordialement en se canardant, d'une rive à l'autre du Rhin, et mes Léonides ne sont pas inventées.* »

Cette idée est finalement en pleine harmonie avec la touchante dédicace que Romain Rolland inscrit dans le volume des *Léonides* qu'il offre à son père : « *A mon vieux papa, qui m'a donné le goût de la Révolution. À l'homme de 91 ans qui a conservé avec l'ardeur de ses croyances politiques, la tolérance pour celle des autres. Au père nationaliste d'un fils internationaliste. Et cela n'empêche pas de se comprendre et de s'aimer. 10 août 1927.* »

Pour Romain Rolland, le sans-culotte et l'émigré, l'homme du peuple et l'aristocrate sont les deux manifestations antagonistes, en perpétuelle lutte, et pourtant fraternelles, d'une même force en mouvement, le « Dieu vivant ».

juin 2010

* *Jean Lacoste est agrégé de philosophie, docteur ès études germaniques.*

3. Lous-Ferdinand Céline, *D'un château l'autre*, (1957), « Folio », Gallimard, Paris, 2009, p.341.